

William Ritter – homme de lettres et critique littéraire

(ses grilles de lecture et ses critiques de la littérature tchèque)

Renáta Listíková

(Université Charles de Prague, Faculté de Pédagogie, Département de langue et littérature françaises)

En abordant une œuvre d'une aussi considérable étendue que celle de William Ritter, on se heurte aux difficultés à cerner le sujet proposé par cette étude. Ses nombreuses critiques et réflexions sur l'art, éparpillées au cours des années dans toutes les revues culturelles de l'Europe de son temps, ne se rapportent pas uniquement, bien loin de là, aux seules Belles Lettres. Écrivain et cosmopolite d'une étonnante propension à l'écriture, Ritter fut un critique polyvalent. Il exerça sa plume et sa sensibilité à fleur de peau sur une multitude de sujets touchant tous les domaines de l'art, et plus particulièrement la peinture, la musique et diverses représentations dans lesquelles s'expriment les traditions nationales des peuples slaves de l'Europe centrale, des Balkans et de la Roumanie.

Ritter n'est pas un théoricien de la littérature, il en est amateur et écrivain lui-même. La critique littéraire ne figure pas parmi ses occupations constantes d'autant plus qu'il refuse, voire déteste sincèrement, la critique scientifique comme telle, quelque soit le domaine artistique où elle est exercée. Cette approche individualiste a des retombées spécifiques sur ses exposés touchant les belles-lettres qui arborent un caractère émotif de chroniques à tendance impressionniste. Nous nous proposons, à partir des textes critiques et littéraires écrits par William Ritter, d'étudier ses convictions esthétiques du départ, d'observer sa méthode critique et ses grilles de lecture, de comprendre ses choix.

Il faut constater d'emblée que la critique littéraire ne représente qu'une parcelle des activités intenses de l'écrivain, ses jugements sur la littérature occupent relativement peu de place dans sa vaste bibliographie. En fait, au sujet de la littérature tchèque, mais aussi slovaque, nous n'avons pu nous baser que sur ses comptes-rendus dans le *Mercur de France* dont il fut le correspondant dans ses années de Vienne et de Prague et dont la finalité semble être mise au service de la propagation de la culture tchèque et davantage encore slovaque parmi les lecteurs cultivés de la prestigieuse revue. Entre 1904 et 1912, deux, trois, même quatre fois dans l'année, Ritter alimente la rubrique des littératures étrangères sous le titre

Lettres tchèques. Après la Grande guerre, il ne revient à cette tâche qu'occasionnellement, par exemple en 1929 pour parler du château de Prague et de son occupant vénéré T.G. Masaryk¹ et encore en 1933 pour admirer l'art régional de Moravie sur la palette du peintre Bohumír Jaroněk². Hormis cette régularité de critique et de divulgation sur les pages de *Mercure de France*, ses gloses concernant des événements culturels et la production littéraire tchèque et slovaque accompagnent d'autres sujets³ afin d'évoquer le contexte de l'époque et rehausser la couleur locale, éventuellement fournir de bons exemples dans les panoramas de la vie culturelle des peuples slaves dont Ritter est un propagateur assidu.

Toutefois, dès qu'on se penche sur ses textes - qu'ils aient un sujet pictural, musical, littéraire, historique ou ethnographique, un trait récurrent frappe d'emblée le lecteur : un fusionnement d'idées, de sujets et d'émotions. Le lecteur assiste à une sorte d'exhibition des propres lectures de l'auteur, de ses connaissances et expériences, de ses convictions, visions et impressions : Ritter est emphatique et prolixe, et même prétentieux. Comme si de grands mouvements poétiques du XIX^e siècle se réunissaient et s'achevaient en William Ritter homme de lettres.

Sa manière d'aborder son sujet permet de dégager plusieurs constantes qui caractérisent la personnalité et les prises de positions de Ritter-critique, ses préférences ainsi que son style. D'abord, ses convictions du départ traversent comme un fil d'Ariane pratiquement tous ses ouvrages. Il est influençable par ceux qui lui sont proches et par les goûts qui le captivent. Découvrons avec František Žákavec⁴, auteur d'une des rares études biographiques dédiées à William Ritter⁵, les grands traits de la personnalité de ce prospecteur de l'art et des traditions de l'Europe centrale et orientale. Ritter est bien le fils de son époque : le symbolisme parnassien, le dandysme, le spiritualisme, voire l'ésotérisme façon Joseph

¹ W. Ritter, « Le Hradchin du Président Masaryk » in *Mercure de France*, Rubrique : Notes et documents artistiques, le 15 septembre 1929, p. 721-729.

² *Mercure de France*, « Un grand artiste régional : Bohumír Jaroněk », 1^e mai 1933, p. 708-712. Initialement, W. Ritter a publié ce texte en traduction tchèque dans la revue d'art *Dílo*, éditée à Prague par l'Union des artistes peintres, « Bohumír Jaroněk », 1904, n° 6, p. 151-164.

³ Il s'agit principalement de ses œuvres concernant la musique et la peinture tchèque, morave et slovaque. Citons entre autres : W. Ritter, *Smetana*, Paris, Félix Alcan, 1907, coll. Les Maîtres de la musique. « La vie slave des Balkans » in *Demain*, 1905. « František Ondrušek » in *Umělecký list*, 1921, édité par l'Association des Artistes peintres Moraves, traduit par Janko Cádra. Svoboda, J. Ritter W. *Ferdiš Duša*, Ostrava, Krajské nakladatelství, 1958.

⁴ F. Žákavec, *William Ritter. Sborník Filosofické fakulty Univerzity Komenského*, III, n° 37 (11), Bratislava, FF Univerzity Komenského, 1925, p. 82.

⁵ Citons encore celle de la plume de son fils adoptif Joseph Tcherv, *William Ritter. Enfance et jeunesse 1868-1889*. Mélide, Flèche d'or, 1958, p. 495.

Péladan⁶ que Ritter fréquenta, et la décadence se disputent en lui. C'est un aristocrate spirituel attiré par l'exotisme oriental bien à la mode en cette fin-de-siècle. Mais au fond, Ritter n'est pas un fervent de la décadence. Avec la découverte, dès 1889, de la Dalmatie, de la Bosnie-Herzégovine, de Monténégro, de la Roumanie (en été 1891 en douce compagnie de Marcel Montandon ; en été 1893 les deux amis partent avec le prince serbe exilé, Božidar Karadjordjevič⁷), l'écrivain devient non seulement chevalier servant des peuples slaves opprimés, mais apprécie par-dessus tout les traditions costumées populaires imprégnées de la « sève fraîche de la nation » tellement en contraste avec la maladie de la décadence de cette fin de siècle⁸ : « un déraciné occidental se déclare amateur et défenseur de l'Est »⁹.

Pour comprendre les choix esthétiques et les préférences morales du jeune Ritter, son deuxième roman, *Ames blanches*, est révélateur. Ce roman occupe une place centrale, nous semble-t-il, dans la bibliographie littéraire de Ritter, il est comme une matrice qui préfigure la conception des personnages romanesques ainsi que les préférences relationnelles et esthétiques du jeune homme de lettres que William est en train de devenir. Il est évident que le roman lui tient à cœur : commencé encore pendant ses études, en 1885, Ritter l'aura retravaillé plusieurs fois avant de le publier seulement en 1895. L'histoire se concentre autour de deux personnages, deux jeunes hommes, Raoul Roé, aristocrate d'esprit faute d'être aristocrate de souche, et son protégé Théodule de Praroman, jeune noble chétif, violoniste et poète décadent au « sang dilué de vieilles races » et à « l'âme pure comme de l'hermine »¹⁰. Remarquons ces noms et prénoms incarnant à eux seuls le style d'époque mais aussi la tendance viscérale de Ritter à l'emphase. Raoul Roé, le héros préféré et idéalisé, porte bien des traits autobiographiques tout en personnifiant l'idéal éthique de l'étudiant qu'était William Ritter au moment de rédiger les *Ames blanches* : même si ses expériences ainsi que l'âge vont en atténuer les pointes, ni la personnalité de William ni ses préférences esthétiques ne changeront de façon significative.

⁶ Joseph Péladan et son cénacle « Roses et Croix » ont organisé leur premier salon à Paris en 1892. Péladan fut l'un des animateurs du Cénacle symboliste de Barbizon (Marlotte) situé au bord de la Seine à la lisière de la forêt de Fontainebleau.

⁷ Ritter voue une admiration sans bornes au prince serbe exilé demeurant à Cetinje. Pour lui, Pierre Karadjordjevic est le héros du soulèvement de la Bosnie et Herzégovine contre les Turcs qui fit preuve d'un héroïsme et d'un sacrifice que l'Occident ne connaît plus.

⁸ Cf. W. Ritter, *Second voyage au Monténégro*, La Chaux-de-Fond, National Suisse, 1895.

⁹ F. Žákavec, *op.cit.*, p. 19.

¹⁰ Cité d'après F. Žákavec, *op.cit.*, p. 8.

Ce Raoul donc est un catholique fervent et passionné tendant momentanément à devenir un prêtre modèle, mais il est tout autant un aristocrate spirituel et hautain, un esthète et dandy exemplaire, bel homme aux traits de Barbey d'Aurevilly et de Robert Montesquiou-Fézensac que Ritter admire. Dans le roman, Raoul traverse une crise d'admiration néoromantique pour le Moyen-âge teinté des sagas wagnériennes, il dévore quantité de livres (comme le vrai William) sur les ordres religieux et chevaleresques, admire les beautés et raffinements byzantins, s'adonne à l'alchimie, à la magie, mais consulte également les ouvrages récents de physique, de chimie et des mathématiques (serait-ce un geste vers son père ingénieur ?). Raoul est aussi un écrivain occasionnel et exigeant qui, convaincu de sa supériorité spirituelle, ne publie jamais rien : *Odi profanum*. Les remarques désobligeantes qui parsèment les critiques de Ritter sur un grand public supposé ne fréquenter expositions, spectacles et concerts que par snobisme en sont les échos. S'il est vrai que le catholicisme fervent du jeune William s'atténuera avec l'âge, tout comme l'ardeur religieuse de son double romanesque, Raoul Roé, la foi et le catholicisme resteront néanmoins l'une de ses grilles de lecture durable et constante. Quant à l'ascétisme physique, dont Raoul fait si bien preuve, la retenue de William ne durera pas. On aurait pu s'en douter : le personnage de Raoul, aristocrate spirituel et esthète décadent, abhorre le côté physique de l'existence humaine. Constatons avec Žákavec qu' « à l'opposé de sa riche bibliothèque, sa chambre est un ermitage digne d'un reclus »¹¹. D'autant plus qu'une remarque parfaitement anodine de la femme de ses rêves, l'héroïne noble aux traits androgynes, Irène de Diesse, convaincra Raoul qu'il n'est pas aimé de celle-ci. En revanche, sa propre fierté l'empêchera de révéler à Irène sa passion. Alors qu'Irène n'aime que Raoul, ce dernier va sacrifier son amour au profit de son protégé Théodule qui, lui aussi, aime Irène. Mais c'est peine perdue. Irène ne recevant de Raoul aucune preuve d'amour et n'ayant pour Théodule que du mépris finira sa vie dans un accident de cheval qu'elle aura elle-même provoqué. Les jours de Théodule souffrant de tuberculose sont également comptés, et il expire dans les bras protecteurs de Raoul. Ainsi s'accomplira l'étreinte des âmes passionnées à défaut d'étreinte des corps, révélée néanmoins dans la scène finale par un violent baiser de Raoul qui enlèvera à Théodule mourant son ultime souffle, accomplissant ainsi le fusionnement des âmes sœurs.

¹¹ *Ibid.* p. 9.

Ames blanches, mais aussi les romans postérieurs comme *Leurs lys et leurs roses*,¹² *Fillette slovaque*,¹³ *La Passante des quatre saisons*,¹⁴ sont incontournables si l'on veut comprendre le tempérament de William Ritter qui le guide dans ses jugements critiques. Ses récits romanesques développent des thèmes et valeurs qui semblent être gravés dans l'âme sensible de l'écrivain. Parmi elles figurent d'abord les qualités morales qui semblaient obsolètes déjà à cette charnière du XIX^e et XX^e siècles. Raoul comme William rêvent de s'adonner à une noble cause, en premier lieu à la défense chevaleresque des faibles, à œuvrer et si nécessaire souffrir pour elle. Leur amitié est fidèle, protectrice, inébranlable et maintenue jusqu'à l'ultime sacrifice. Ainsi, dans le cas de Ritter, *nomen omen*, cet idéal correspond si bien avec le sens de son nom d'origine allemande qui signifie « chevalier ». Ainsi cet « *Helvetus Viator* [qui] s'est de si bonne heure tourné vers les Slaves »¹⁵ s'établit dans son rôle de défenseur et de mentor « des nations martyres » de l'empire autrichien et des Balkans. Jusqu'à la fin de sa vie, Ritter restera attaché à cette « noble cause », même si après la Grande guerre de nouvelles frontières vont sensiblement changer la situation de ces peuples devenus pour la plupart autonomes. Quant au caractère du personnage, il faut souligner son besoin d'indépendance et de liberté et enfin sa fierté destructrice ne permettant jamais de se remettre en question ni de revenir sur sa décision. De la sorte, un malentendu innocent au départ évolue vers une inéluctable tragédie. Un roman au titre révélateur, *Entêtement slovaque*¹⁶ représente l'essence même de ce type de tempérament. Il fut inspiré par le récit du père de Janko Cádra et devait illustrer le caractère indomptable des paysans slovaques de sa Myjava natale. Sans doute, William partage, du moins en partie, ce sentiment d'orgueil, il lui arrive de se brouiller sans motif apparent avec ses amis et de ne plus renouer des contacts avec eux. Son idéal de la beauté physique est tout aussi intransigeant. Du côté des femmes, retenons la beauté noble et androgyne d'Irène de Diesse des *Ames blanches*. Similairement, Théodule de Praroman représente l'idéal d'un homme très jeune et très beau, faible, doux et innocent mais d'un avenir prometteur qui a besoin de protection, d'amour et, dirait-on, de suivi pédagogique. La beauté virgine des jeunes hommes hante Ritter dans tous ses ouvrages aussi bien que tout le long de sa vie.

¹² Paraît d'abord in *Echo de Paris*, 1895, publication livresque par Mercure de France, 1903.

¹³ Paru chez Mercure de France, 1903.

¹⁴ Prague, 1904.

¹⁵ F. Žákavec, *op.cit.*, p. 75.

¹⁶ Paris, s.n., 1910 ; traduit en tchèque par Petr Princ, publié à Moravská Ostrava, Naše lidová četba, 1911.

De nombreux périple et voyages entrepris depuis sa jeunesse traduisent un autre besoin de ce « cosmopolite européen » qui cède volontiers à l'appel des pays et des peuples lointains parmi lesquels il cherche les valeurs qui lui tiennent à cœur ainsi que beauté et inspiration. C'est avant tout par ses voyages et par ses séjours prolongés en Europe centrale et orientale que Ritter se distingue sensiblement de la plupart de ses contemporains occidentaux qui, dans les bonnes traditions du XIX^e siècle, observent cet ailleurs avec méfiance sans jamais se décider à le découvrir. Or Ritter se sent, se déclare pionnier de ces contrées de l'Europe méconnue autant des intellectuels que du public, il veut les explorer et les peindre de couleurs vives et attachantes dans ses innombrables récits et ouvrages, tous teintés d'émotions vives, d'admiration et de couleur locale mais aussi d'un effort pédagogique incontestable. Ritter est persuadé d'être investi de cette mission de défense des peuples slaves et de la découverte de l'Europe centrale et des Balkans au profit des occidentaux.

On ignore un peu trop en France [...] les plus belles œuvres d'art chrétien moderne à l'étranger. [...] des générations passent et les artistes meurent avant que les mêmes gens bien intentionnés, qui pleurent tous les jours sur la décadence de l'art chrétien, se soient doutés qu'ils lui aient fait grand tort. Pleurer est plus facile que s'informer.¹⁷

Ritter répète sa devise en paraphrasant Rimbaud qu'il ne suffit pas de regarder, mais qu'il faut voir et cette vision ne s'obtient que par le prisme des sentiments : « je me laisse entraîner par les impressions, non pas par la réflexion ».

Parmi les premiers textes de cette trempe, il faut citer *La Semaine sainte*¹⁸, née de son premier séjour à Bucarest, mais avant tout *Évêques artistes*¹⁹, texte qui préfigure ses prises de positions futures face à la question des peuples slaves au sein de l'Autriche-Hongrie. L'article est né des rencontres de Ritter avec l'évêque de Pécs, Monseigneur Dulansky, ami de sa famille, et de sa visite chez l'évêque Strossmayer de Diakovo. Au départ, l'article devait se concentrer sur les deux édifices religieux, la cathédrale de Pécs et celle de Diakovo en Croatie, mais en fait, la comparaison des préférences artistiques et de style de vie de leurs constructeurs occupe le devant de la scène. Ritter est d'abord séduit par la magnificence et le faste de magnat-évêque hongrois, comme le serait sans doute Raoul Roé des *Ames blanches*.

¹⁷ W. Ritter, « La "Pieta" de M. Max Svabinsky (Prague) », in *Demain*, 26 juillet 1907, p. 626 (journal Politique, Social, religieux, Organe hebdomadaire de critique et d'action).

¹⁸ W. Ritter, « Bucarest pendant la Semaine-sainte », in *Revue de la Suisse catholique*, éditée à Fribourg, n° 10, octobre 1890, p. 742-768. (Organe de la société helvétique de Saint-Maurice, revue mensuelle).

¹⁹ W. Ritter, « Evêques artistes : Monseigneur Dulansky et Monseigneur Strossmayer » in *Magazine Littéraire*, n° 1, 1890, p. 5. (Revue catholique belge, publié à Gent) ; texte publié séparément à Paris, en automne 1890.

Mais sa visite à Diakovo en l'absence de l'évêque, en juillet 1889, et sa rencontre personnelle avec Monseigneur Strossmayer en début de novembre 1890 pencheront la balance de son admiration vers le généreux, érudit et éclairé évêque slave que désormais Ritter considère comme le « premier évêque du monde ». D'ailleurs, Monseigneur Strossmayer était depuis longtemps un personnage incontournable pour les quelques Occidentaux qui se sont intéressés à la vie des Croates et des Slaves des Balkans²⁰. Ritter fait alors la promotion exemplaire de l'élégance accueillante et du charme slave de l'évêché de Diakovo et de son maître patriote. Cette rencontre devait ouvrir les yeux de Ritter sur la politique dominatrice du royaume de Hongrie face aux peuples sous sa férule. Strossmayer lui enseignera son amour des Slaves opprimés, et parmi eux des Slovaques en particulier. Désormais, Ritter cesse d'admirer la Hongrie et devient ami des Slaves. Avec toute l'ardeur de son âme passionnée, il va se consacrer au combat en leur faveur et à la propagation de l'art national des Slaves. Sa rencontre avec Janko Cádra, en 1903, ne pourra qu'amplifier cette conviction et armer sa lutte par la plume contre l'expansion hongroise, le « Magyarország ».²¹

L'Exposition ethnographique nationale à Prague, en 1895, remplit Ritter d'enthousiasme. Il en fait une description élogieuse et pleine de couleurs dans la revue neuchâteloise distribuée également en France et en Allemagne, le *Foyer domestique*.²² Les valeurs de l'Exposition et les jugements admiratifs ressurgissent encore longtemps après dans nombre de textes de Ritter faisant figure de pièce de conviction en faveur de sa « propagande » slave.

Or, cette année 1895, il vient de s'accomplir un acte d'une haute importance et d'une radieuse signification pour la cause slave. Par l'exposition ethnographique nationale de Prague, tout le rameau tchéco-slovaque de la race slave a pris conscience de lui-même et a affirmé son unité aux yeux de l'Europe ébahie ; cette solennité réussie et éclatante au-delà de toute expression doit être considéré comme le pas en avant le plus décisif

²⁰ Avant Ritter, ce fut Louis Leger, fondateur de la slavistique française qui parcourut la Croatie et rendit visite à l'évêque de Diakovo en 1867. Leger a décrit cette rencontre dans ses *Souvenirs d'un slavophile (1863-1897)*, Paris, Hachette, 1905, recueil de mémoires écrit à la fin de sa carrière. Sur L. Leger, cf. R. Listikova, « Les Slaves sous la plume de Louis Leger, fondateur de la slavistique française », in *Francophonie et Interculturalité*, Lis, J.; Tomaszewicz, T. (éd.), Poznań-Łask : Oficyna Wydawnicza Leksem, 2008, p. 245-256. Cf. également le chapitre dédié à L. Leger in Listikova, R. *L'Image de la Bohême et des Tchèques dans les Lettres françaises*. Lille : ANRT, 2006, p. 513. (Thèse de doctorat en littérature comparée soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne.)

²¹ Cf. W. Ritter « Vzpominky na Diakovo » in *Zvon* n° 43, 7 juillet 1905, dédié à Janko Cádra, traduit du français par Miloš Jiránek.

²² W. Ritter, « La Nation tchéco-slovaque », in *Foyer domestique*, n° 4, 25 janvier 1896, édité à Neuchâtel.

qu'ait effectué le peuple tchèque depuis la soudaine et presque miraculeuse résurrection de la langue nationale.²³

L'événement est intéressant pour deux raisons. Tout d'abord, Ritter confirme sa perception des Slaves et davantage encore son attachement à la Bohême, il veut « parler de cette Bohême pour laquelle j'ai le cœur tout débordant de l'amour »²⁴, et à la Slovaquie dont l'avenir le préoccupe particulièrement. Il peut paraître étonnant qu'un Suisse francophone, même s'il se prononce en connaissance de cause, ait pu, déjà à cette époque, bien avant la création de l'État tchécoslovaque indépendant prétendre à la « nation tchéco-slovaque » et en faire la promotion !²⁵ L'écrivain perçoit nettement l'atmosphère joyeuse, l'espoir en avenir qui contraste avec le lourd passé de la ville :

À l'exposition, c'était la plénitude de la confiance, de la joie, l'épanchement ; on était entre soi [...] la nation tchèque y avait à elle comme un grand camp retranché, mais un camp de paix et de triomphe moral ; [...] ce village tchèque ensoleillé plein de musique et de costumes nationaux. Et la ville paraissait d'autant plus tragique au retour ; à l'exposition, on vivait dans l'espérance, on souriait à l'avenir du peuple qui venait de manifester une telle vitalité [...] en ville on retrouvait la mélancolie du passé [...] des vieilles maisons tragiques nous ressaisissaient et nous rendaient à l'effroi de l'histoire lugubre qui s'était passée là.²⁶

En second lieu, ce fut l'admirable affiche de l'exposition dont les portraits de jeunes gens en costumes nationaux inspireront à l'écrivain, à part les comptes-rendus enthousiastes, un roman. *Fillette slovaque*²⁷ met sur scène un grand amour et un couple présumé idéal, le seul de tous les romans de Ritter qui après bien des péripéties finit heureux en s'installant au sein de la campagne slovaque. Toutefois, la recherche amoureuse n'est pas au premier plan. Le roman renferme une dimension bien plus symbolique : le désir de l'auteur de voir la nation slovaque prendre conscience de soi, comme la jeune fille qui tout en cherchant son bien aimé traverse les étapes de son autoformation.

²³ W. Ritter, *Récents sensations de Prague*, Bruxelles, Société belge de Librairie, 1895, p. 4-5. Texte fut publié à part comme un Extrait de la *Revue Générale*.

²⁴ *Id.* p. 6.

²⁵ Dans ce sens, on peut parler de William Ritter comme du premier propagateur du « tchécoslovaquisme » avant l'heure. C'est sur cette idéologie que le premier président de la République tchécoslovaque, T.G. Masaryk et ses collaborateurs vont asseoir la stabilité du nouvel État bien fragile par l'assemblage des nationalités qui le forment : non plus Tchèques et Slovaques, Allemands ou Hongrois, mais tous Tchécoslovaques !

²⁶ *Id.* p. 18-19.

²⁷ Le roman retravaillé fut publié en 1903 à Paris, chez Mercure de France.

La Bohême « chérie » n'est pourtant pas oubliée. En cette année 1895, Ritter publie encore les *Récents Sensations de Prague*²⁸ qui annoncent ses critiques sur les lettres tchèques publiées plus tard dans le *Mercure de France*. Ce texte, dans le style de récit de voyage, réhabilite pleinement la vision terne et désastreuse que Prague laissa à Ritter lors de sa toute première visite en 1889, quand il est arrivé afin de s'inscrire à la Faculté des Lettres de l'Université de Prague, dans les cours du romaniste suisse réputé, le professeur Cornu. Mais l'impression que lui fit alors la capitale bohême fut si pénible que William préféra fuir, s'installer à Vienne, s'inscrire à son université et ne revenir à Prague que plus tard.²⁹

En janvier 1903, Ritter s'installe à Prague avec Janko Cádra devenu son compagnon, traducteur et conseiller dans toutes les affaires tchéco-slovaques. Les critiques de la culture tchèque et slovaque, d'une valeur inégale, publiées entre 1904-1912, dans la revue *Mercure de France*, sous la rubrique « Lettres tchèques », sont l'expression éclatante des convictions et valeurs chères à Ritter que nous venons d'examiner. Dans ces chroniques, Ritter ne parle pas seulement de lettres tchèques et des ouvrages qu'il juge importants pour l'essor littéraire de la Bohême, mais ce sont également des auteurs slovaques, la musique et la peinture qui attirent tout autant son attention. Ce qui frappe ou séduit dès ses premiers textes dans le *Mercure de France*, c'est la richesse des informations, une profusion de détails qui esquissent un tableau riche et bien informé de nouveautés littéraires et bien plus largement culturelles tchèques et slovaques. Il est évident que Ritter connaît ses sujets. Un style toutefois encombré de digressions et de réminiscences évoquant ses lectures et auteurs préférés, ses rencontres, ses voyages, ses connaissances, ses impressions présentées comme des faits. Pour se faire une idée du choix des auteurs, de la méthode critique et du canevas approximatif des comptes-rendus de Ritter dans les *Lettres tchèques*, on se penchera un peu plus sur deux chroniques, puis un résumé de synthèse tentera de caractériser l'essentiel de l'apport critique de Ritter publié dans le *Mercure de France*.

Au moment de prendre en charge la rubrique des *Lettres tchèques*, suite à Hanuš Jelínek qui signait ses articles Jean Otokar, dans sa toute première intervention, Ritter se positionne en défenseur et propagateur des faits littéraires et culturels autant tchèques que slovaques :

²⁸ W. Ritter, *Récents Sensations de Prague*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1895 (extrait de la *Revue générale*, décembre 1895).

²⁹ Cf. X. Galmiche, « L'arrière-pays d'une ville incertaine. "L'invention" de Prague et de la Tchécoslovaquie chez William Ritter (1867-1955) », in *Images de la Bohême dans les Lettres françaises, Réciprocité culturelle des Français, Tchèques et Slovaques*, Actes du colloque. Paris, PUPS, 2004, p. 45-56.

Je suis enchanté de commencer cette revue des lettres tchèques au pays slovaque. [...] l'existence parallèle des deux nations tchèque et slovaque dont l'individualité parfaitement caractérisée se témoigne par des différences aussi bien de langue, de costumes, de mœurs et d'usages que de caractère ethnographique. [...] Le correspondant de Prague du *Mercure de France* revendique hautement de ses lecteurs la faveur d'un peu d'intérêt pour les Slaves du nord de la Hongrie, frères jumeaux de ceux de quadrilatère bohème et des vallées moraves.³⁰

Néanmoins, après cette ouverture, Ritter change de sujet et se tourne vers la propagation de la musique tchèque et slave. Son attention est retenue par le nouvel opéra, *Armide*, qui se prépare au Théâtre national de Prague et qui « associe une fois de plus le nom du premier poète lyrique de Bohème³¹ (sic!) et de son plus grand musicien vivant : Jaroslav Vrchlicky et Antoine Dvorak ».³²

Toutefois, au cours de la chronique, tout le répertoire national de l'opéra tchèque est évoqué et évalué et de plus comparé avec «les oeuvres congénères des compositeurs russes», le tout confronté par la suite avec l'idéal wagnérien contre lequel «le drame musical tchèque est en pleine réaction»³³. Ritter accorde bien plus de place à Dvořák qu'au poète Vrchlický pour réserver toute la seconde partie de ce premier feuillet critique à la musique de Smetana, son compositeur préféré auquel il va dédier une importante biographie, publiée en 1907³⁴. Les fêtes du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du compositeur lui en donnèrent l'occasion. En conclusion, Ritter se réjouit de cette opportunité d'avoir pu mettre son « futur exposé de la littérature tchèque sous l'égide d'un maître pour lequel il faut professer une vénération illimitée » et achève :

[...] je voudrais dès aujourd'hui répéter ici ce que j'ai dit et aurai à dire, hélas ! si souvent à mes jeunes amis tchèques : méditez davantage la *Prodana neviesta* ; retournez-vous vers *Ma vlast* et gardez-vous des enchantements suspects d'*Armide* ! Avant de recourir aux séductions étrangères, nourrissez-vous de votre pays et donnez-nous des œuvres qui nous le rendront tangible autrement mieux que les plus beaux discours politiques.³⁵

³⁰ « Lettres tchèques », *Mercure de France*, Revue du mois, mai 1904, p. 561-567.

³¹ L'auteur, plutôt l'inattention du correcteur, adopte ici l'orthographe qui ne devrait être réservée qu'au doublet du nom du pays, celui qui désigne la « bohème » littéraire et artistique parisienne de la seconde moitié du XIX^e siècle. Pourtant, à divers endroits des textes de Ritter publiés dans *Mercure de France*, cette orthographe « Bohème » pour le nom du pays se reproduit. Nous avons analysé l'ambiguïté et l'évolution du nom « bohème » en français dans une autre étude. Cf. Listíková, R. « Suites d'un contresens latin pour la dénomination de la Bohème et des Tchèques en français », in *Dialogue des cultures : interprétation, traduction*, Šotolová, J.; Čeňková, I. (éd.) Praha, UK FF, 2006, p. 88-109. Aussi Listíková, R. *L'image de la Bohème et des Tchèques [...]*, chapitre I, thèse de doctorat, op. cit.

³² « Lettres tchèques », *Mercure de France*, Revue du mois, mai 1904, p. 561.

³³ *Id.*

³⁴ Voir la note n° 3.

³⁵ *Mercure de France*, mai 1904, p. 567. *Prodana neviesta* (La fiancée vendue) ; *Ma vlast* (Ma patrie).

Le *Mercure de France* de septembre 1904³⁶ présente la chronique concernant l'historiographie tchèque et le roman historique. À cette occasion également, Ritter ne sélectionne que les écrivains qui oeuvrent pour ainsi dire «sur le champ national» en développant des sujets nationaux. Alois Jirasek pour le roman historique, Ernest Denis, comme le plus grand historiographe tchèque de langue et de nationalité françaises occupent ici le devant de la scène. Même si Ritter cite des noms des historiens tchèques, prédécesseurs et formateurs de Denis, il ne s'y attarde guère, comme il évoque à peine Louis Leger³⁷. L'auteur accueille avec joie et recommande à l'attention des lecteurs français le dernier volume d'Ernest Denis, *La Renaissance tchèque*, et signale la traduction de « ces six ou sept cents pages compactes » en tchèque par J. Vančura, mérite qui ne fait que raviver les discussions et l'accueil admirateur de l'œuvre en Bohême. C'est l'occasion pour Ritter de remémorer l'œuvre intégrale, monumentale de Denis qui enferme l'histoire de la Bohême depuis *Jean Hus et les guerres hussites* « qui paraît aujourd'hui un peu terne et même faiblot » et dont Ritter demande une réédition revue et rehaussée en couleur, jusqu'à la renaissance nationale quasi contemporaine. Les remarques critiques adressées à Denis sont de deux natures : la première vise le « parti pris initial » religieux, « le point de vue assez exclusivement protestant, voire même calviniste » qui influence le regard de E. Denis malgré tout le sérieux de son érudition, de sa documentation et malgré « un continuel effort de sa bonne foi vers l'impartialité »³⁸. La seconde, bien plus développée, concerne le manque de détails pittoresques, de couleur locale :

Ce qui manque le plus, à mon gré, et je l'ai dit, le plus dans son *Jean Huss* [...] c'est l'amour du détail expressif d'une époque, des petits faits typiques qui bien mis à leur plan fortifient l'impression d'ensemble.³⁹

Ces détails importants, « ces petits faits de décor » intéressants abondent par contre dans « l'œuvre du romancier historique Aloys Jirasek, qui est en train de conquérir sur les rives de

³⁶ *Mercure de France*, Revue du mois, septembre 1904, p. 839-846.

³⁷ À de rares occasions où Ritter mentionne son prédécesseur dans l'intérêt pour les Slaves en général et les Tchèques en particulier, il évoque plus le côté polyglotte de Louis Leger que ses voyages et travaux fondateurs de la slavistique française. D'ailleurs, Ritter n'a jamais atteint cette connaissance de langues slaves malgré ses séjours prolongés parmi eux, voire la vie commune avec eux. Du reste, l'orthographe correcte du nom du slaviste français est L. Leger et non « Léger » comme l'écrit Ritter.

³⁸ *Mercure de France*, Revue du mois, septembre 1904, p. 839.

³⁹ *Ibid.* p. 841.

la Vltava la gloire d'un Walter Scott »⁴⁰. L'adaptation théâtrale de son *Jean Zizka* sur la scène du Théâtre national complète et enrichit, voire « supplée largement » le tableau historique du savant français Ernest Denis. « C'est comme dans les grandes fresques souveraines de Shakespeare » s'enthousiasme Ritter : « L'action historique, que n'entrave Dieu merci – mérite rare chez un écrivain tchèque, – aucune intrigue d'amour secondaire, se déroule avec une majesté qui n'exclue nullement l'abondance épisodique. »⁴¹ D'ailleurs, Ritter plaide pour une rapide traduction des romans de Jirasek « qui retracent l'épopée hussite » et qui « valent plus qu'aucun autre roman historique de notre temps »⁴². Un autre roman du même auteur retient encore son attention, les *Psohlavci* (Têtes de chiens), population « héroïque » de la région frontalière de la Forêt de Bohême qui jouit depuis le Moyen-âge, en échange de la garde des frontières avec la Bavière, des privilèges et d'une certaine indépendance à l'image des « cantons primitifs suisses ». Cette fois aussi, la pièce fut mise en scène avec l'excellente musique du compositeur Karel Kovarovic qui souligne heureusement la « forte saveur locale » du récit de Jirasek. Et le chroniqueur n'oublie pas de recommander aux étrangers de passage à Prague le cycle de spectacles au Théâtre national, « le plus rare collier d'œuvres précieuses » des meilleurs compositeurs tchèques contemporains. Le compte-rendu s'achève avec l'œuvre de F.A. Schubert, auteur dramatique qui vient d'éditer « un recueil d'impressions, de paysages et de souvenirs historiques » *Z českého jihu* (Du sud de la Bohême), et avec la mention sur les sociétés d'étudiants du pays « tchéco-slovaque » qui se sont réunis pour donner de grandes fêtes « toutes bariolées de costumes nationaux, bruissantes de musiques slovaques » annoncées par une « affiche qui est un chef-d'œuvre de F. Kysela, un tout jeune artiste »⁴³ prometteur.

Toutefois, ses chroniques ne manquent pas de regard critique et juste sur certains côtés du comportement des Tchèques qui lui semblent être responsables des insuccès face à la prépondérance économique allemande. Dans certaines occasions, Ritter est capable de sévère critique et d'ironie mordante comme au sujet du roman de Růžena Jesenská *Nocturne de la mer* : « ce roman échevelé avec calme et passionné avec préméditation » qu'on aurait tendance à qualifier de « roman de cuisinière », « un pataugeage mystico-philosophique bien démodé » et

⁴⁰ *Ibid.* p. 842.

⁴¹ *Ibid.* p. 843.

⁴² *Ibid.* p. 844.

⁴³ *Ibid.* p. 846.

qui cependant « a été couronné par l'Académie tchèque »⁴⁴ ne fut sans doute retenu que pour exprimer le rejet du chroniqueur.

Comme on vient de le démontrer, Ritter choisit de préférence, sinon exclusivement, les auteurs tchèques et slovaques (principalement S.H. Vajanský et J.G. Tajovský) persévérant dans les traditions de l'éveil national et de la poésie de la seconde moitié du XIX^e siècle. Avec une exception quand même, Ritter prête également attention à « l'émancipation progressive et à l'organisation socialiste » des ouvriers mineurs qui ont inspiré plusieurs auteurs tchèques oubliés depuis. Toutefois, le critique n'est pas seulement admirateur en reprochant aux romanciers le défaut de style qui plus d'une fois rappelle une « causerie journalistique » et puis « toujours ce vocabulaire néo-tchèque, alors qu'il serait si simple d'interroger le paysan ! »⁴⁵. Ici on doit constater les limites du critique qui, s'étonnant que le milieu ouvrier et citadin ne parle pas le langage de la campagne, reste cantonné dans ses principes sans déceler dans de nouveaux sujets de nouvelles exigences d'écriture. Dans cette logique également, aucun auteur de l'avant-garde poétique tchèque ou slovaque de ce début du XX^e siècle ne retient l'attention de Ritter et n'est mentionné dans ses chroniques au *Mercure de France*. On pourrait le regretter, car plusieurs groupes de jeunes poètes et artistes animent déjà la scène littéraire tchèque, sont en contact avec leurs confrères occidentaux et pourraient captiver des lecteurs français davantage que ces auteurs « traditionalistes » préférés du critique suisse.

Tout au long de ses comptes-rendus, avec un talent pédagogique incontestable, Ritter s'efforce de présenter au lecteur français auteurs et artistes tchèques et à l'occasion slovaques tout en les comparant aux auteurs français bien connus et du grand renom, comme s'il voulait les introduire parmi les meilleurs artistes appréciés de son public. Quant aux paysages, il les décrit tout en évoquant en parallèle les paysages français ou suisses semblables et connus. Pourtant, Ritter n'a pas échappé à une vision bien traditionnelle de Prague et de la Bohême ayant depuis longtemps leur place dans les lettres françaises : le côté tragique et sanglant de son histoire, la vue sombre, menaçante du vieux Prague dont *Les Sensations de Prague* représentent, entre autres, un exemple marquant. Ces clichés récurrents, comme « quadrilatère bohème ; histoire tragique ; peuple martyr », contrastent d'ailleurs si bien avec

⁴⁴ *Ibid.* p. 211.

⁴⁵ *Mercure de France*, Revue de la quinzaine, 1^{er} septembre 1912, p. 212.

la « douceur slovaque » et le « Slovaque fidèle » que le lecteur rencontre au chaque tournant de la page des textes dédiés à la Slovaquie.

Si on tend à résumer le style de William Ritter critique et écrivain, on peut en dégager certaines constantes et traits caractéristiques. Tout d'abord, il est partial et ne s'en cache pas en se faisant, à toute occasion, défenseur des valeurs nationales, régionales et ethnographiques des Slaves, des Tchèques, Slovaques et Moraves ! Ce n'est ni l'objectivité ni l'impartialité qui seraient sa première devise, ses préférences personnelles, son émotivité, ses désaveux sont manifestes. Ritter impressionne ses lecteurs plus souvent par la quantité éclectique de noms et d'œuvres citées, tous les domaines artistiques confondus, que par le jugement analytique de l'œuvre lui-même. Il ne se prive pas de se perdre en digressions, s'attarde volontiers sur des épisodes de l'histoire du pays et celle de sa situation religieuse qui lui semble être l'un des moteurs du destin national. Ses « sensations » de voyage, particulièrement celle de Vienne et celle de Prague, sont composées comme de vraies symphonies musicales en plusieurs mouvements séparés d'intermezzos. Ritter aligne noms propres et toponymes qu'il préfère d'abord authentiques, non traduits en allemand ou en français, plus ou moins en rapport avec son sujet et arrive à rassembler dans un seul et même paragraphe, en parlant par exemple de Prague, Le Corbusier, Brahms, Dvorak et Uprka :

Notre ami Le Corbusier, dont l'influence à Prague est énorme, certes, serait content. Tout porte ici témoignage de sa leçon [...] Et cependant ce n'est déjà plus tout à fait lui seul, ni son « art nouveau » ; c'est déjà modifié. Car il ne faut pas oublier l'extraordinaire vitalité à Prague de ce bon ferment slave qui ne permet à aucun style de s'y implanter sans aussitôt évoluer dans un sens slave. [...] Et la démonstration se poursuivrait aussi bien avec le style et les époques de la musique. Voyez simplement, au plus court, ce que donne l'influence de Brahms sur Dvorak [...] Résultat : son étonnante *Troisième*, svelte, aisée et libre, et claquant des talons, et tapant des mains sur le plat soutaché des cuisses, comme le *suhaj*, le jeune gars, culotté de rouge, galonné de bleu, des fêtes populaires d'Uprka⁴⁶

Avant de conclure, réfléchissons encore sur les raisons pour lesquels, malgré tous ses mérites pour la propagation de la Bohême et de son art, William Ritter y devint peu écouté et aujourd'hui presque oublié. Plusieurs circonstances semblent avoir contribué à cet état de choses. D'abord, la guerre de 1914-1918 et son issue change radicalement la donne géopolitique. Rien n'est plus comme avant. Ritter ne reconnaît plus ces peuples authentiques

⁴⁶ W. Ritter, « Le Hradchin du Président Masaryk », in *Mercure de France*, Revue de la quinzaine, 15 sept. 1929, p. 725.

devenus pour la plupart indépendants et qui veulent désormais sinon égaler du moins se rapprocher de l'Occident européen. En Bohême, il se lie avec les auteurs qui continuent les tendances du XIX^e siècle et ravivent les vertus de la vie des campagnes et de l'éveil national, alors que le visage de la campagne elle-même change et évolue. Ritter semble vouloir cantonner les Tchèques et les Slovaques dans leur authenticité surannée, voire arriérée, il admire la beauté des paysages sauvages non « défigurés » par le progrès et la civilisation, fait éloge du temps qui s'est arrêté. Il reste en dehors des avant-gardes tchèques, sans doute aussi parce que ces jeunes sont pour la plupart politiquement de gauche et peu religieux, ils ne cultivent plus le chant national et ne rêvent que de Paris... Cependant ce sont eux qui dominent déjà la vie artistique et ne comprennent pas Ritter qui leur reproche d'avoir oublié d'être slave et de ne pas servir la cause nationale. Mais la situation n'est plus au sacrifice que Ritter a tant souligné dans le cas du compositeur Smetana :

Smetana est une sorte de Messie de la musique et de la renaissance nationales tchèques. [...] Ce génie aima mieux végéter à Prague que planer à Vienne ou ailleurs. [...] il pouvait être l'un des plus grands musiciens universels qui aient jamais existé, mais il a préféré vêtir la nudité artistique de son peuple bien aimé. [...] Il s'est réduit avec tout son génie à parler la seule langue à la portée du public de son temps, langue qu'il lui fallut du reste construire comme les Dubrovsky (sic) et les Safarik venaient de reconstruire le tchèque même. [...] Il a voulu la musique tchèque avant une satisfaction de ses propres désirs et de ses rêves. ⁴⁷

Si dans les pays tchèques Ritter semble être oublié, la Slovaquie lui rend hommage bien plus souvent. Sans doute grâce au fait que l'attention durable et bienveillante que Ritter témoignait à la Slovaquie représente un rare exemple d'intérêt soutenu accordé à la vie culturelle slovaque de la part d'un homme de lettres de provenance occidentale. Aussi, les textes et comptes-rendus de Ritter paraissent régulièrement sur les pages des revues slovaques prestigieuses (*Elán, Kultúrny život*) encore dans les années de l'après seconde guerre mondiale, alors que ce n'est plus le cas en Bohême. Le meilleur résumé de l'apport critique et des mérites qu'il faut reconnaître à William Ritter au sujet de la propagation et d'appréciation de la culture tchèque proviennent de la plume de son biographe František Žákavec :

Nous devons hautement considérer cet étranger qui a pris notre défense dans de nombreux endroits et organes de presse où nous n'avions guère de représentants choisis dans nos rangs et qui seraient linguistiquement capables de remplir cette tâche. Même si ses comptes-rendus et articles sur les peintres, musiciens et écrivains tchèques ne sont pas exempts de

⁴⁷ W. Ritter, *Smetana*, Paris, Félix Alcan, 1907, p. 1-2.

quelques erreurs et imprécisions, Ritter n'a pas ménagé ses efforts et réussit à les placer dans des revues de l'Europe entière.⁴⁸

⁴⁸ F. Žákavec, *op.cit.*, p. 57 (Nous paraphrasons en traduisant du tchèque.)